

De la forêt au musée, aller et retour La culture matérielle innue

Élise Dubuc

Number 85, Spring 2006

Des Montagnais aux Innus. L'histoire d'un peuple : « Utshiulnut ut luash Ilnut. Ilnut Utipatshimunuau »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7017ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dubuc, É. (2006). De la forêt au musée, aller et retour : la culture matérielle innue. *Cap-aux-Diamants*, (85), 36–40.

LA CULTURE MATÉRIELLE INNUE

PAR ÉLISE DUBUC

L'habitude des musées de définir les sociétés par leur culture matérielle a longtemps désavantagé l'image que l'on peut avoir des peuples à tradition nomade. À l'instar des objets issus des nations de la grande famille algonquienne, ceux fabriqués traditionnellement par les Innus ont peu frappé les esprits. Seuls les plus curieux ont rapidement réalisé ce qu'il y avait d'ingénieux dans cette culture matérielle faite de matières du moment, celles disponibles sur place, au gré des nombreux déplacements et du cycle des saisons. Pour une grande majorité, issue de milieux urbains, il demeure difficile d'apprécier à sa juste valeur l'excellence du perfectionnement qui s'est opéré à travers les âges. De même, il est difficile de bien saisir toutes les connaissances qu'il fallait posséder pour refaire chaque fois un abri de fortune, pour aménager un lieu d'habitation où l'on pourrait revenir, pour parcourir été comme hiver des distances qui nous semblent aujourd'hui invraisemblables, pour chasser, trapper et cueillir ce qui peut être disponible, pour transporter, conserver et apprêter de quoi se nourrir, pour trouver à se vêtir ou pour fabriquer un monde à l'image de sa vision esthétique à l'aide de matériaux, de couleurs et de motifs.

Aujourd'hui, les Innus utilisent des moyens de communication, support de la parole tant valorisée par la tradition orale, et qui servent également à diffuser les créations des nombreux groupes de musique, activité populaire parmi les jeunes. La radio communautaire est omniprésente dans les villages où elle est écoutée, tant à la maison que dans les voitures. Les C.B. assurent les communications entre les campements. Les plus fortunés accèdent à la forêt avec des moyens de toutes sortes : motoneiges, VTT, véhicules utilitaires sport, embarcations motorisées. Les objets de la vie traditionnelle qui ne sont plus indispensables prennent cependant un relief particulier. Plusieurs sont devenus des symboles identitaires. En s'éloignant du panaméricanisme du début du XX^e siècle et des grandes coiffes à plumes des nations des Plaines, chacun des groupes autochtones se distingue par des objets plus proches de ses propres traditions. Certains tiennent de l'icône comme la «double courbe montagnaise», motif que l'on retrouvait chez plusieurs groupes algonquiens, et notamment sur le bonnet caractéristique des femmes innues. Aujourd'hui, ce motif est utilisé dans la décoration architecturale, sur les en-têtes de papier à lettres, etc.

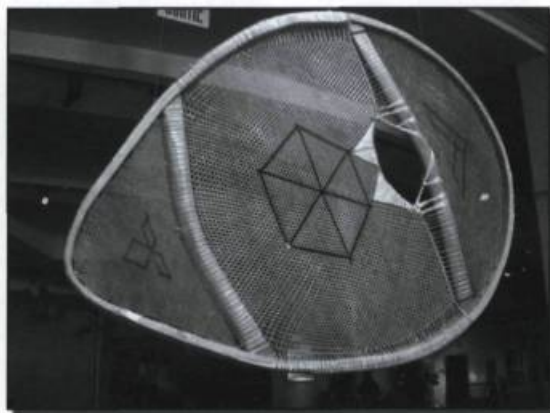
Musée amérindien de Mashteuiatsh. (Photo France Tardif, 2006).



D'autres objets de la culture traditionnelle qui suscitent de nouveaux intérêts ont cependant une résonance bien différente. Leur valeur dépasse celle de l'image. Leur fabrication nécessite de refaire les gestes anciens, de réactiver des connaissances millénaires. Elle demande de reconnaître tout ce qu'il y a de culturel dans le matériel. Elle exige de maintenir la capacité de transmettre à la fois savoirs et savoir-faire. Ainsi, la culture matérielle des Innus est d'abord dans la tête et dans les mains — dans l'esprit et dans les gestes — de celles et ceux qui en sont les porteurs.

UNE CULTURE À TRANSMETTRE

Par les compétences qu'elle requiert, la culture matérielle des Innus représente aujourd'hui le lien avec le territoire, ce que les parents et grands-parents auront pu transmettre, ce que les enfants et petits-enfants auront été intéressés à apprendre. La transformation obligatoire, draconienne et extrêmement rapide du mode de vie, incluant celle des méthodes d'enseignement, aura grandement affecté les capacités individuelles et sociales en ce domaine. La transmission et l'adaptation de la culture traditionnelle sont une entreprise immense soutenue par des individus, dans certaines familles, qui ne peuvent cependant assurer la totalité de la tâche. Les institutions tentent de reprendre le flambeau. Les cours de *innu aitun* (culture innue) et de *innu aimun* (langue innue) dans les écoles primaires et secondaires des communautés proposent des exercices pratiques à l'intérieur des trop courtes périodes qui leur sont allouées. Les conseils subventionnent des initiatives en forêt où la transmission est assurée non pas par la famille comme auparavant, mais par des experts compétents à qui l'on reconnaît un certain statut, celui d'ainé, un respect qui ne s'acquiert pas uniquement avec l'âge, mais sur une certaine expérience et une inclination à la transmettre. Le Japon a instauré la notion de «trésors nationaux vivants». La reconnaissance ainsi offerte aux individus sur lesquels repose la transmission de la culture est intéressante, mais de nature ponctuelle et plutôt symbolique, il faut bien le reconnaître. Elle ne permet toutefois pas de pérenniser leur pratique. L'inexorable passage des générations prend une importance très particulière aujourd'hui, au moment où se départagent ceux qui auront connu le bois et maîtrisé les compétences nécessaires à la vie en forêt, et les autres. Le défi des prochaines années, comme on se le répète trop souvent depuis près de 50 ans, est d'assurer un avenir économique. En ce domaine, cela veut dire arriver à reconnaître à leur juste valeur, tant sym-



Raquette façonnée par Alexandre Pinette, montrant sa grande maîtrise du tressage de la babiche. Musée Shaputuan de Uashat mak Mani-Utenam. (Photo Élise Dubuc, 2005).

bolique que financière, ce que sont devenus dans la vie contemporaine ces connaissances et savoir-faire, ces métiers dits «artisans» : de réels métiers de savoir, de réels métiers d'art.

L'IMPORTANCE NOUVELLE DES OBJETS DE COLLECTIONS ET DES MUSÉES

Que ce soit pour des raisons culturelles, comme il vient d'en être mention, ou encore pour des raisons politiques et judiciaires, les collections innues sont l'objet de nouvelles attentions. Le jugement de la Cour suprême du Canada qui oblige les nations autochtones à prouver une occupation permanente du territoire, et ce, dans une continuité culturelle attire le regard sur les collections, qui deviennent autant d'éléments de preuve. Les artefacts mis au jour lors de fouilles archéologiques sont ici principalement concernés avec les traces d'occupation étendue qu'ils révèlent. Avec les lieux de sépulture, les traces d'habitation et de séjour, les offrandes aux animaux et les sentiers de portage, c'est le territoire tout entier qui devient un musée de la mémoire. Les collections de musées sont, quant à elles, fréquentées par des visiteurs plus nombreux, nouvellement intéressés par les communautés autochtones. Elles constituent également une documentation et une source d'inspiration pour les artisans et les artistes.



Josée Rock porte fièrement les vêtements fabriqués par sa mère, Louisa Rock. (Photo Élise Dubuc, 2005).



Louisa Rock, mère de Josée Rock. (Photographie d'Élise Dubuc, 2005).

Pour une part, les collections qui nous sont parvenues sont constituées d'objets historiques, collectés majoritairement dans la première moitié du XX^e siècle par des gens de passage, militaires en mission, anthropologues ou employés de l'industrie de la fourrure. Mentionnons les plus importants : Lucien McShan Turner (1847-1909) pour le Labrador et la baie d'Ungava, Alfred Irving Hallowell (1892-1981) et Frank Gouldsmith Speck (1903-1950) pour la région du Lac-Saint-Jean et la Côte-Nord et Joseph Allan Burgesse (1909-1953) pour le Lac-Saint-Jean. On retrouve les objets auxquels ils se sont intéressés principalement dans les musées américains, à Washington, à Philadelphie, à New York, à Chicago, ou encore au Canada, dans les musées de la capitale nationale (Gatineau/Ottawa), de Montréal, de Toronto et de St. John's, trop rarement accessibles par les communautés d'où ils sont issus. Il demeure difficile de retracer les collections constituées par les missionnaires. Par exemple, il ne reste rien du musée que le

père Charles-André Arnaud, o.m.i. (1826-1924), avait créé dans la communauté de Betsiamites. N'ayant su donner des assises au musée de sciences naturelles qu'il voulait fonder, seule une infime partie de ses collections aurait survécu, conservée vraisemblablement par la Société d'histoire de la Côte-Nord.

Pour l'autre part, les collections de musées sont constituées par des objets réalisés sur commande pour certaines expositions récentes. Cela est vrai pour les grands musées, par exemple pour la mise sur pied de l'exposition *Nous, les Premières Nations* au Musée de la civilisation à Québec, pour le renouvellement des galeries autochtones du Musée canadien des civilisations à Gatineau ou encore pour la création du National Museum of American Indian à Washington. Même si ces institutions possèdent des collections historiques, les trop rares objets conservés et la fragilité des matériaux, principalement de nature organique, empêchent une représentation adéquate des cultures. Ces musées deviennent ainsi des organismes subventionnaires pour ceux et celles qui pratiquent les métiers anciens, représentant pour eux à la fois une source de revenu souvent salubre, bien qu'encore insuffisante, et une occasion de réactualiser leurs savoirs et de mettre en valeur leurs savoir-faire.

LE PATRIMOINE DES FAMILLES

De façon plus personnelle, les objets conservés dans les familles demeurent les témoins d'une culture vivante. Les photographies préservées dans les albums ou exposées sur les



Papinachois, site patrimonial et touristique, où sont reconstitués divers types d'habitation démontrant l'évolution historique des matériaux et des techniques de construction. Communauté de Betsiamites. (Photo Élise Dubuc, 2005).

murs des maisons rappellent l'attachement à ses aïeux, à sa famille, le mode de vie et la vitalité de la communauté. Des objets sont aussi transmis entre les générations comme le *teueikan* (le tambour traditionnel) d'un parent célèbre ou la grande croix d'argent d'une aïeule. Sur le mode plus sensible, il y a celles et ceux qui assument la responsabilité de transmettre un savoir-faire à un jeune homme qui conservera le couteau croche de son père, de son oncle, parfois préservé dans son étui de voyage, une enveloppe de canevas avec quelques pochettes pour d'autres gouges destinées à la sculpture, et la pierre à aiguiser. Ou encore à cette fille qui aura montré de l'intérêt et de l'habileté dans la confection, et à laquelle sa mère, sa tante ou sa grand-mère aura donné ses patrons de broderie, de fins motifs découpés dans des bouts de carton récupérés et amoureuxment conservés dans des boîtes en fer-blanc.

DES MUSÉES DE COMMUNAUTÉS... UN CHEMIN À DÉFRICHER

Les objets conservés par les musées demeurent encore trop souvent attachés à une représentation passéiste, celle imposée par les musées coloniaux où sont privilégiés des objets «non transformés» par l'introduction de matériaux ou techniques, apportés par les nouveaux arrivants, envahisseurs. Les musées de communautés autochtones sont particulièrement sensibles à cet aspect. Moulés par l'industrie touristique et façonnés sur un modèle de musée étranger à leur culture, ils doivent adapter leurs pratiques, voire même les réinventer. L'opération est moins facile qu'il n'y paraît, car les ornières sont profondes. La création du musée Shaputuan à Uashat mak Mani-Utenam, en 1998, en est un exemple éloquent. Afin d'amoindrir les récriminations de la population face à la destruction du milieu qu'allait causer la construction du barrage hydroélectrique sur la rivière Sainte-Marguerite, la société Hydro-Québec et les gouvernements ont favorisé l'instauration de mesures «rémediatrices», pour employer l'euphémisme des documents officiels, et notamment la réalisation d'une maison dite de «transmission de la culture innue». Un musée contre une rivière! Qui viendra maintenant s'étonner que la communauté ne le fréquente pas? D'autant plus que la réalisation de l'exposition fut donnée à une firme professionnelle, extérieure à la communauté, et que, outre la collection d'objets amassés par l'Institut culturel et éducatif montagnais (ICEM), aucun des éléments présents ne permet à ses membres de s'y identifier. Néanmoins, des initiatives locales tentent de se réappropriier la définition et la représentation de la culture, et un projet

communautaire de rénovation de l'exposition permanente est en cours. L'histoire du Musée amérindien de Mashteuiatsh est plus heureuse. Le musée a été fondé par des membres de la communauté réunis autour de la Société d'archéologie et d'histoire de Pointe-Bleue. Carmen Gill Casavant qui en fut la première directrice et animatrice demeure une figure marquante qui imprégna l'institution de sa personnalité. Depuis sa fondation, le musée s'est lentement émancipé. En 1976, il occupait deux salles dans le vieux presbytère, puis il s'est doté, en 1983, d'un nouveau bâtiment, qui a été rénové et agrandi, en 1998. Dirigé par Bibiane Courtois depuis 2003, il vit présentement une importante phase de développement. Ouvert sur la communauté, il fait de plus en plus appel à la créativité de ses artisans et artistes qui participent à la réalisation d'une exposition évolutive. Adoptant une autre approche, la communauté de Betsiamites a décidé de mettre en valeur son patrimoine sur le mode touristique de qualité. À quelques kilomètres du village de Betsiamites, le magnifique lieu de villégiature de Papinachois à l'embouchure de la rivière du même nom qui se jette en cascades dans le fleuve Saint-Laurent présente des attraits indéniables. Une auberge avec quelques chambres, un camping et un restaurant accueillent les curieux. Sur place, des guides offrent une interprétation du site où sont reconstruits divers types d'habitation, du grand *shaputuan* à la tente familiale, passant de l'écorce de bouleau et des peaux à la toile, puis à la cabane en rondins. Une entreprise mêlant culture et économie encore à l'essai. À Essipit (Les Escoumins), l'approche économique semble faire ses preuves, mais il reste à développer les aspects culturels. Le centre Archéo Topo, situé à Bergeronnes, est

■
Bibiane Courtois, directrice
du Musée amérindien
de Mashteuiatsh. (Photo
France Tardif, 2006).



Ossature de *shaputuan*, grande tente de rassemblement, érigée près de la Mishta shipu (rivière Moisie), lors du rassemblement intercommunautaire des aînés dans la communauté de Uashat mak Mani-Utenam, à l'été 2004. (Photo : Élise Dubuc, 2005).



lui aussi en passe d'être rénové. Encore d'autres projets sont en route, notamment à Ekuanitshit (Mingan) avec la participation de Parcs Canada. Les objets historiques des communautés de Sheshatshit (Northwest River) et Utshimassit (Davis Inlet) au Labrador sont plutôt concentrés à St. John's. Bien qu'elles ne permettent pas la nécessaire proximité et le contact direct avec les objets de sa propre culture, les nouvelles technologies favorisent néanmoins une certaine diffusion. Des sites comme *Tipatshimuna / Les récits de la terre* et *Pekuakamiulnuatsh / Mémoires vives* en sont des exemples.

AU-DELÀ DES MUSÉES, UNE CULTURE

La culture matérielle innue n'est pas uniquement dans les musées. Lorsqu'ils quittent leur rôle plus normatif, les musées deviennent d'importants moteurs de développement, d'encouragement et de mise en valeur. Les chefs-d'œuvre peuvent y être exposés. Par exemple, le fin travail de tressage d'Alexandre Pinette. La transmission de la culture ne peut cependant se contenter de cet outil, aussi performant soit-il. Les grands rassemblements intercommunautaires sont chez les Innus l'occasion de partager leurs réalisations, leurs rites et leurs activités. L'érection de grands *shaputuan* demeure emblématique de telles activités, elle en constitue pour un temps la trace. Par exemple, l'ossature d'une grande tente, vestige des rassemblements des aînés des femmes et des jeunes qui convergeaient vers Uashat mak Mani-Utenam, en 2004. Sur un mode mineur, mais tout aussi signifiant, l'utilisation d'objets anciens ou contemporains dans la vie quotidienne exprime et renforce l'appartenance culturelle. La résurgence des objets culturellement significatifs dans la vie de tous les jours, notamment ceux que l'on affiche – qu'ils soient bijoux ou vêtements, ou encore miniatures exposées en chapelet sur le miroir de pare-brise des voitures –, s'ins-

crit dans cette action identitaire, aujourd'hui ressentie comme nécessaire. ♦

Élise Dubuc est professeure associée au Département des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Pour en savoir plus :

Sites Internet :

Musée virtuel du Canada produit par le Musée amérindien de Mashteuiatsh

Pekuakamiulnuatsh Mémoires vives

<http://www.museevirtuel.ca/Exhibitions/Memoires/index.php?lng=eng>

Tipatshimuna / Les récits de la terre

<http://www.tipatshimuna.ca/>

Musée amérindien de Mashteuiatsh

<http://www.museeilnu.ca/>

Musée Shaputuan

<http://www.museeshaputuan.org/>

Site de sites

<http://www.innu.ca/culture.html>

Burnham, Dorothy K., 1992, *To Please the Caribou : Painted Caribou-Skin Coats Worn by Naskapi, Montagnais, and Cree Hunters of the Quebec-Labrador Peninsula*, Toronto, Royal Ontario Museum. (Publication par Washington University Press, 314 p.)

Clément, Daniel, 1997, «Techniques et culture chez les Montagnais de Mingan : la nomenclature des pièges», *Recherches amérindiennes au Québec*, 27 (1) 77-91.

Dubuc, Élise et Élisabeth Kaine (dir.), 2004, *L'Aventure Mashteuiatsh* (Œuvres de l'Alliance des artisans Pekuakamiulnuatsh). Saguenay, La Boite Rouge vif/ Musée amérindien de Mashteuiatsh.

Lévesque, Carol, 1976, *La culture matérielle des Indiens du Québec : une étude de raquettes, mocassins et toboggans*. Ottawa, National Museums of Canada, Canadian Ethnology Service, Paper N° 33, 156 p., 47 figures, 28 planches.

Rogers, Edward S. and Eleanor Leacock, 1981, «Montagnais-Naskapi» in June Helm (ed.), *Handbook of North American Indians*. Washington, Smithsonian Institution, vol. 6, p.169-189.

Turner, Lucien M., 1894, *Indians and Eskimos in the Quebec-Labrador Peninsula. Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay Territory*. Ann. Rept. Bur. Ethnology Smithsonian Institution 1889-90 : 159-350. Québec, Presses COMEDITEX.

VanStone, James W., 1982, *The Speck Collection of Montagnais Material Culture from the Lower St. Lawrence Drainage, Quebec*. Chicago, Field Museum of Natural History, publication 1337.

Vollant, Réginald et Élise Dubuc, 2004, «L'implantation d'un musée dans une communauté autochtone. Les cinq premières années du musée Shaputuan à Uashat mak Mani-Utenam», *Anthropologie et Sociétés*, 28 (2) : 155-166.